

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La saison thermale est maintenant à peu près terminée : les villes d'eaux, les stations balnéaires, les plages les plus fréquentées retombent peu à peu dans le calme plat ; baigneurs et buveurs d'eau, touristes, visiteurs ou malades venus de tous les pays, tous retournent vers leurs pénates.

A partir de l'ouverture de la chasse, quiconque possède le moindre gîte à la campagne s'y rend et s'y installe. Le moment des réceptions champêtres est arrivé ; en septembre, on reçoit, ou l'on est reçu.

Cette époque est le triomphe des bonnes maîtresses de maison, — rôle difficile, où il faut tant de tact et d'abnégation ! Une femme intelligente, en pareille circonstance, n'a plus qu'un souci : ses hôtes, leur bien-être, leurs plaisirs. Ils lui appartiennent ; elle met toute sa vanité à leur rendre le séjour de la campagne et de sa maison agréable ; elle déploie à leur bénéfice les grâces, les talents, l'esprit et toute la bonté qu'elle possède. Enfin, elle s'occupe d'eux du matin au soir, de façon toutefois à n'entraver en rien leur liberté individuelle.

Même dans sa toilette, une maîtresse de maison songe à ses hôtes ; elle s'habille assez simplement pour ne pas éclipser les plus simples parmi les femmes qu'elle reçoit. C'est peut-être là le point le plus délicat de sa position et le sacrifice le plus pénible qu'elle doive s'imposer.

Les toilettes d'automne se ressentent de cette mode de galon et de garnitures plates, que nous avons annoncée dans un précédent numéro. On fait des costumes en lainage de fantaisie, dont la partie supérieure, tunique comprise, est rayée de larges bandes de faille, noires ou de même nuance. Les larges galons se posent à volonté en rond ou en long, et on les accompagne souvent de franges en laine assortie. Ajoutons, en ce qui concerne les effilés et les passementeries, que jamais l'industrie parisienne n'a été aussi loin, dans la réussite du beau et de l'élégant, qu'aujourd'hui... Mais peu de bourses pourront

se permettre d'aborder certains prix : la généralité des femmes n'achètera pas des franges à trente-sept francs le mètre !

Lorsqu'on rapproche ces ornements des splendides étoffes de soie brochée que Lyon nous envoie, on se demande si c'est là le régime de simplicité qu'on nous annonçait pour la saison prochaine ? Peut-être... car, avec de tels éléments, on ne peut admettre que des formes très-simples. Il est évident, en effet, que

le commun des mortelles, ne pouvant jamais se permettre ce qui constitue le fond de ces toilettes, en copiera seulement la forme. Celle-ci appropriée à des étoffes ordinaires, il en résulterait fatalement un changement complet dans les habitudes... Nous verrons bien si l'on en arrivera à cette extrémité.

En attendant, constatons le retour à peu près définitif du pouff dans notre habillement. Clientes et couturières sont d'accord sur ce point « qu'une femme est mal habillée, si elle ne possède un léger boursofflement derrière. » Mais il y a tout lieu d'espérer que la mode ne retombera pas dans les excès passés. Les nouvelles robes de ce genre, ayant une cascade de gros bouillons qui simulent de légers pouffs, nous ont paru fort gracieuses.

Voici, à ce sujet, un superbe modèle, complètement inédit : — Robe en lampas lyonnais, soie brochée de couleur olive et dessins jaunes. Elle est de forme princesse devant et sur les côtés ; le milieu du dos est détaché par une basque longue, plissée en éventail et doublée de

faille jaune. Le milieu de la jupe derrière, tout en soie jaune, forme trois pouffs séparés les uns des autres par plusieurs rangs de coulisses, et le bas s'écarte en éventail formant traîne. Un volant de velours noir, doublé de jaune, est disposé en coquillé de chaque côté de cette partie du jupon. Les manches sont ornées de crevés de soie jaune sur le dessus ; ces crevés sont encadrés de velours rappelant la disposition précédente. Longue aumonière en velours noir, doublée et lisérée de jaune. Le corsage est ouvert



P. N° 276. — CHAPEAU Princesse de Galles.
Modèle de M^{me} Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

et garni d'un fichu; ce dernier se compose de bandes de velours recouvertes de valenciennes et formant un long carré, avec même dentelle légèrement ruchée à l'intérieur.

Comme arrangement de costume plus ordinaire, par conséquent plus pratique, citons un autre modèle, dont l'étoffe est une laine de fantaisie de couleur feutre. — Jupe à courte traîne, entourée de cinq bandes de velours marron, posées par gradation de grandeur, de manière à occuper un espace de quarante centimètres. La tunique duchesse est rayée de bandes de velours, dont les extrémités se terminent en bouclettes plates, dépassant les bords du vêtement. Trois bouillons coulissés et soutenus par des barrettes de velours forment le milieu de la tunique. Le milieu du dos se termine par une basque arrondie. Les manches, unies, ont un double parement à deux pointes, dont les bords sont ornés de velours pareil au reste. Boutons de velours partout.

A propos de boutons, signalons un changement que nous avons oublié d'enregistrer. Paavres boutons! de grands et énormes qu'ils étaient, les voici redevenus tout petits. La mode actuelle n'en veut plus d'autres.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 276.

CHAPEAU Princesse de Galles. — Chapeau de feutre gris marron, à calotte plate et passe enlevée; celle-ci est bordée d'un galon chevron en soie grisaille. Tour de tête en plumes grises, et large nœud papillon en turquoise blanche, fixé par des boutons de roses rouges. Plume amazone assortie autour de la calotte, et groupe de roses rouges sur le côté.

G. N° 563.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Costume de faille noire. — Jupou à courte traîne, garni devant de plusieurs volants froncés; un de ces volants est posé sur un biais qui dessine, sur le côté, deux pointes fixées au jupon par des nœuds. Pli Bulgare derrière, relevé en pouff au milieu par une écharpe en surah crème, partant de la taille, où elle forme un chou, pour se terminer sur le côté de la jupe en formant des coques et des houts flottants frangés. — Corsage-basquine à devants très-loggés, formant le tablier et garnis de nœuds de surah crème; la moitié du dos a seule une basque carrée, plus courte que les devants. Frange de soie, à tête grillée, ornant tous les bords. Parements encadrés de ruchés, avec nœuds crème, au bas des manches. — Lingerie plate en batiste.

2. TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en faille gros bleu et cachemire bleu pâle. — Jupou à courte traîne, en faille, entouré de volants froncés et plissés. — Tunique-tablier en cachemire, formant le pouff derrière et terminé par un plissé en pareil, avec nœud de ruban au milieu derrière. — Cuirasse en faille lisérée sur ses bords; nœud derrière, et manches de cachemire à parements de faille lisérés comme le corsage. — Chapeau de feutre gris perle, entouré d'un velours gros bleu, fixé devant sous une boucle en argent oxydé; plume amazone de nuance bleu clair.

Description de la gravure coloriée n° 1239.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Costume en faille lilas et taffetas diamanté. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé, surmonté d'un haut biais en diamantine. — Trois écharpes en faille, garnies de biais semblables et de franges en cordonnnet lilas, sont superposées et drapées autour du jupon, formant ainsi le tablier; elles sont ensuite fixées derrière, où elles tombent naturellement sur de longs pans garnis de même et qui partent de la ceinture du jupon. — Corsage cuirasse entouré d'une garniture semblable à celle du jupon. Le dessus des manches est composé d'un coulissé en diamantine; le bas se termine par un plissé lilas et un nœud gris. — Lingerie élégante en batiste, avec ourlets à jours. — Chapeau de paille noire, à passe enlevée et doublée de soie noire. Bandeau en surah lilas avec nœud papillon; une plume lilas, prenant pied sous ce nœud, va rejoindre une autre plume qui entoure le côté et se perd derrière. Barbes mentonnières en dentelle noire, fixées sous le bord du chapeau derrière.

2. Costume de faille noire. — Jupou à traîne, entouré derrière de plusieurs petits volants, dont le dernier est monté avec une tête coulissée et ruchée. Deux larges biais en faille mais ornent le bas du jupon devant, formant la pointe au milieu, et se fixent sur les côtés par des boutons noirs.

— Seconde jupe formant derrière une tunique bordée de mais, toute plissée à plis plats et affectant le genre peplum, et devant un tablier bordé de même. Les côtés, coulissés, sont fixés sur la tunique. — Corsage à petites basques bordées de mais, garni d'un fichu en faille mais plissé et noué négligemment au milieu. Le bas des manches est orné de plissés et d'un revers formé par trois plis remontants surmontés d'un liséré mais. — Lingerie en valenciennes ruchée. — Chapeaux de velours noir. Passe enlevée, doublée de velours noir et bordée de mais. Bandeau de fleurs jardinière et nœud de velours noir dessous. Fond mou, tout bouillonné, garni de barbes de dentelle tombant derrière.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

CACHE-POUSSIÈRE en drap léger. — Le devant est de forme princesse et croisé sur la poitrine au moyen de deux rangées de boutons. Le dos, sans petit côté, est légèrement cintré au milieu et maintenu à la taille par une petite ceinture partant de la couture de dessous de bras. Col à coins rabattus. Manche à coude, garnie d'un parement à cornet. — Poche de côté. Notre patron se compose des pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Dos. — 3° Col. — 4° Manche. — 5° Parement. — 6° Poche.

(Voir, pour ce modèle, la gravure P. n° 277, publiée dans notre 2^{me} numéro de septembre, page 433.)

ÉCHOS DE LA MODE

Les fraîcheurs de septembre ont fait éclore une fort jolie combinaison de toilette. C'est une ample et longue tunique de souple étoffe algérienne blanche, rayée d'or ou d'argent, de vert et de rouge. Elle se drape seulement sur les hanches, se ferme par des boutons en or ou en argent ciselé, et se termine, dans le bas et autour des manches larges, par une belle frange de laine rappelant les couleurs des rayures et mélangée de fils d'or ou d'argent. On porte cette tunique sur une longue jupe de velours noir, et l'on y joint un chapeau de paille noire, bordé de velours, dont la calotte est entourée d'une écharpe de même étoffe que la tunique.

Nous avons vu cette toilette reproduite en marron, or et blanc; la jupe en velours marron, la tunique blanche rayée de marron et d'un fil d'or, le chapeau assorti. C'était excessivement joli et distingué; mais la première combinaison avait peut-être plus d'originalité.

Ce n'est pas la seule qualité de ce costume; en cette saison où le milieu du jour est souvent très-chaud, les soirées sont d'une grande fraîcheur: l'étoffe algérienne, légère et chaude, répond aux besoins de la journée entière.

*

**

Est-ce assez laid, cette ceinture à anneaux estampés en argent, qui, posée sur la hanche droite, descend sur la cuisse gauche où elle soutient l'éventail! Cela fait tout de suite penser aux Marguerite de Bourgogne des théâtres forains: « Et maintenant, messeigneurs, à la Tour de Nesle! »

Cette machine en métal faux que des Anglaises abusées et des épicières égarées portent à pied dans les rues, sur de l'Oxford à dix-neuf sous, menace d'escalader les salons et d'apparaître sur les hanches candides des jeunes filles. O âge de l'innocence et du mauvais goût! Que les vraies Parisiennes, au moins, n'affligent pas nos yeux en adoptant cette affreuse mode, jusqu'ici très-mal portée!...

*

**

Revu au Théâtre-Français *les Deux ménages*, de Picard. C'est en vérité une charmante vieilleries qui évoque tout le passé de

nos grand'mères. Meubles de Jacob à cuivres ciselés, sofas recouverts de satin à étoiles ou à palmettes cachemire jaunes, chapeaux cabriolets, collerettes à la Henri IV, frisons sur les oreilles, etc. On devrait jouer la pièce avec le mobilier et les toilettes du temps. Une élégante, dans une petite ville, demande si on porte toujours à Paris « des schals » en effilés de rubans jonquille, des chapeaux à boucles, des tuniques amaranthe et des fichus croisés en X ou en Y.

Hélas ! non, on n'en porte plus, pas plus qu'on n'appelle son mari Bourdenil ou Dorsay, comme dans *les Deux ménages*.

Quelle jolie robe porte Mlle Broisat ! C'est en pékin blanc, à traîne et volant dans le bas, à deux tuniques de crêpe de Chine blanc, drapées et serrées sur sa mignonne personne avec un art merveilleux. Le corsage en pékin, à longue taille et basques, s'ouvre devant, comme pour recevoir au milieu une touffe de fleurs qui l'orne on ne peut mieux.

X. V.-P.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

A mesure que l'on vieillit, on s'attache de plus en plus à faire sa retraite à reculons, comme si l'on pensait, en agissant de la sorte, faire reculer aussi la mort qui s'avance vers vous. Et il n'y a pas jusqu'aux plus mauvais jours d'un passé lointain dont le souvenir ne vous plaise : car on y retrouve cette volupté mélancolique dont le *Bonhomme*, qui s'y connaissait, a vanté le plaisir ; — plaisir si bien défini par la naïve demande que j'entendis faire, un jour, par une petite fille à sa mère :

« — Maman, disait la gentille blondinette, raconte-moi donc une de ces jolies histoires... qui me fasse bien du chagrin ?... »

Hélas ! moi aussi, j'avais bien du chagrin en 1843, et c'est cependant avec un doux plaisir que je me reporte vers cette époque pour y retrouver, dans mes souvenirs, Hans Andersen, le grand poète danois, dont les jolis contes sont répandus dans le monde entier et goûtés des petits et des grands, tant chacun y trouve son compte. C'est, en effet, en 1843 qu'il vint en France et que j'eus le plaisir de le rencontrer chez la comtesse douairière de G..., qui recevait alors tous les hommes célèbres du globe, venant en villégiature à Paris.

De son côté, la comtesse était un véritable type. C'était la veuve de M. de G..., qui fut une puissance sous tous les règnes, car tous les règnes lui convenaient. — Il prenait cette élasticité de sentiment avec un très-grand cynisme, disant que « lorsqu'on avait autant vécu que lui, qu'on avait servi sous autant de régimes, on avait dû prendre le caractère du chat, qui tient à la maison et non au maître ; que, quant à prêter des serments, qu'importe ! on savait ce qu'en valait l'aune aujourd'hui, le pli en étant pris dans toutes les consciences. » — Sorte de façon de voir d'une moralité peu exemplaire !

M. de G... laissa une grande fortune à la comtesse qui, s'en faisant parfaitement honneur, avait un salon des plus suivis, quoiqu'on ne l'aimât guère, — les femmes surtout, car elle était fort capricieuse. Le matin, elle broyait du noir, et le soir, elle mettait du rouge ; — or, le rouge ne se portait pas, ou du moins se portait peu à l'époque dont je parle ; — c'est dire qu'elle était mélancolique et coquette. Elle avait accroché à un clou très-haut planté son acte de naissance, et tous les ans elle donnait une fort belle fête, sous le prétexte de célébrer le jour où elle venait d'atteindre ses trente ans, célébration qu'elle fit durer pendant vingt ans au moins. Comme sa maison était très-agréable et qu'on s'amusait beaucoup chez elle, chacun feignait d'être sa dupe, ce qui la rendait aussi fière qu'heureuse ; il est si doux de pouvoir conserver de belles illusions sur soi-même !..

Ce fut donc chez la comtesse de G... que j'eus le plaisir de voir

Hans Andersen, ce roi des conteurs, tout à fait à la mode alors. C'était un homme d'aspect fort simple, mais qui cachait, paraît-il, la plus grande vanité sous cette simplicité apparente. Où il était, il ne fallait s'occuper que de lui, sans cesse lui demander de dire des contes. Pour s'excuser du plaisir qu'il éprouvait à se faire entendre, il disait :

— Les femmes qui savent jouer la comédie aiment à faire admirer leur talent, un musicien est toujours heureux de se faire entendre, un peintre veut exposer ses tableaux, pourquoi ne me plairais-je pas à raconter mes petites histoires, puisque c'est le don particulier que j'ai reçu du ciel ?

Et, en effet, il composait ses œuvres... comme un pommier produit des pommes, par l'unique volonté du bon Dieu. Pourtant il sortait de sa plume un charme indéfinissable, qui pénètre jusqu'à l'âme et dont l'attrait est, paraît-il, quand on connaît la langue dans laquelle il a écrit, bien supérieur à celui des contes de Perrault et à celui des récits enchantés de la comtesse d'Aulnoy. Mais j'avoue que ce dire me laisse peu convaincue, car je crois que rien ne peut exciter et charmer autant l'imagination que *Peau-d'Âne*, *Gracieuse et Percinet*, et beaucoup de leurs frères. Seulement les contes d'Andersen, traduits ou non, parlent bien plus au cœur et à l'âme. S'ils séduisent moins l'esprit, ils ont un charme de simplicité naïve qui ne se rencontre nulle autre part.

L'histoire de sa vie, du reste, encadre on ne peut mieux ses œuvres, car c'est très-certainement une des plus curieuses que l'on puisse imaginer. On a pu en juger déjà par ce qui en a été dit avant moi ; aussi n'ajouterai-je que quelques détails qui sont restés dans ma mémoire.

Évidemment dame Fortune le destinait à mener une très-pauvre existence, puisqu'il était tout simplement le fils d'un humble cordonnier et qu'il se trouva de très-bonne heure abandonné entièrement à lui-même. Il était maigre, petit, chétif, mangeait peu et se contentait de tout : aussi passait-il sa vie dans la campagne, buvant de l'eau, se nourrissant de baies sauvages et rêvant aux nuages ou à la lune au lieu de chercher à travailler.

Une diseuse de bonne aventure décida de sa vocation. Elle lui prédit qu'il deviendrait un grand poète. C'en fut assez pour le décider à partir un beau matin, pieds nus, pour Copenhague avec un unique risdaler dans sa poche. Il se présenta bravement au directeur du Théâtre royal pour lui demander d'entrer dans sa troupe ; celui-ci le repoussa non sans dédain, mais un brave artiste qui se trouvait là, et qui fut touché par la crânerie de l'enfant, l'emmena chez lui, lui donna d'abord à manger et, découvrant qu'il avait une fort jolie voix, voulut l'élever à la brochette pour en faire un ténor, ce qui était déjà un oiseau fort rare en ce temps-là. Mais une maladie survint et enleva la voix au pauvre Hans, qui redevint Gros-Jean, ou du moins petit Jean, comme devant ! Que faire alors pour manger ?..

Le bon artiste qui avait emmené Andersen chez lui était le père de plusieurs enfants. Pour amuser ces petits, qui le traitaient en frère, notre héros faisait des contes. Ceux-ci furent entendus un jour par un grand poète du cru, qui s'en émerveilla. On engagea alors Andersen à les écrire, car jusque-là il s'était borné à les raconter. Il suivit le conseil donné, et chacun voulut les lire, d'abord comme chose curieuse, puis comme œuvre agréable. Il n'en fallait pas plus pour mettre notre héros à la mode : aussi bientôt s'y trouva-t-il. Du reste, ses contes et ses poésies sont très-remarquables, surtout par une ironie finement déguisée et par cette douce teinte de rêverie propre aux hommes du Nord. Ces qualités, portées au plus haut degré, ont fait d'Andersen l'un des écrivains les plus originaux de notre dix-neuvième siècle, qui en compte pourtant un si grand nombre.

Comtesse de BASSANVILLE.

CHRONIQUE MONDAINE

On a pu voir, à la reprise de *Faust* à l'Opéra, combien le monde qui fait les belles loges à ce théâtre était absent de Paris. On comptait les rares individualités présentes à leur poste. La baronne de Poilly, en robe de mousseline blanche garnie de valenciennes, et coiffée à ravir de cinq roses de deux tons posées à plat sans feuillage dans sa chevelure noire, était restée fidèle à sa loge. La comtesse d'Argy en robe de gaze noire, avec des camélias dans les cheveux, occupait une loge entre colonnes. Et c'est tout. Le reste relevait exclusivement de la province et de l'étranger. Les clubs étaient mieux représentés, quoique n'offrant pas leur assistance compacte des grands soirs. Néanmoins les comtes de la Bourdonnays, de Fitz-James, de Lauriston, de Sainte-Aldegonde, de Scepeaux, M. Hubert Delamarre n'avaient pas abandonné leurs avant-scènes habituelles.

La chasse et le charme *in extremis* que prêtent aux bains de mer les jours ensoleillés dont l'automne nous gratifie font tort au théâtre, et le plus beau décor de M. Cambon ne vaut pas en ce moment le moindre coin de bois en plein air.

Nous avons déjà constaté, l'année dernière, la présence des femmes à la chasse, et décrit le costume adopté par quelques-unes de nos grandes élégantes pour leurs courses cynégétiques. Cet automne, l'élément féminin se montre plus avide que jamais de courir les champs et les bois, le fusil sur l'épaule.

Le costume en faveur est fort simplifié, comparativement à celui des saisons passées. Il se compose d'une jupe courte et tombant à la hauteur de la cheville, faite à plis à la religieuse, et d'un corsage veste-cantinière à postillon avec manches plates boutonnées au poignet. Un simple biais, ou des galons d'acier, forme la garniture de cette robe de chasse qui se fait généralement en drap anglais ou en serge d'Irlande. Le chapeau qui complète ce costume est en feutre assorti à la nuance de la robe, et porte un bouquet de plumes de perdrix ou de coq de bruyère sur le côté pour tout ornement.

On ne saurait trop applaudir aux goûts cynégétiques témoignés par les filles d'Eve. Grâce à leur présence, la chasse redouble d'attrait, et l'homme le moins disposé naguère à jouer le Nemrod s'empresse maintenant de chasser les guêtres du personnage.

À un autre point de vue, on ne peut encore que féliciter le sexe auquel nous devons nos épouses et nos mères de prendre les habitudes sportives et de réagir contre l'étiollement auquel les voue l'atmosphère des salons par la marche au grand air et les exercices du corps. Il n'est pas douteux que la vie en pleins champs, prolongée chaque année davantage par le beau monde, — n'ait sur notre société française l'influence fortifiante qu'elle a eue pour la société anglaise.

Notons, en passant, qu'un marchand de comestibles toulousain vient d'adresser à un certain nombre de chasseurs, connus pour leur amour-propre et leur maladresse, la circulaire suivante :

« Monsieur,

» Apprenant que vous allez ouvrir la chasse, je viens vous faire mes offres de service.

» J'ai un choix de perdreaux, lapins, lièvres, faisans, chevreuils, etc., etc.

» Toutes les bêtes sortant de ma maison sont pourvues d'un nombre de grains de plomb suffisant.

» Dans l'attente de votre visite, recevez, monsieur, etc., etc.

» X...

» P. S. — Pour les maris qui désirent, tout en restant à la ville, avoir l'air d'être allés à la chasse, par un procédé spécial, tout de mon invention, je crotte les bottes et les chiens, salis les

fusils, et donne à tout le vêtement des tons poussiéreux du meilleur effet.

À propos de chasse, une petite colonie d'invités choisis vient de passer la Manche pour aller chasser le *grouse* dans les domaines de sir Richard Wallace. L'illustre Anglais ne se contente pas d'être le plus généreux des philanthropes, c'est aussi un sportsman distingué et un grand chasseur devant le Seigneur.

Impossible de prononcer son nom, en cette saison de gosiers desséchés, sans penser aux fontaines dont il a doté la capitale. L'empressement des passants à se désaltérer à ces fontaines prouve toute l'utilité du don de l'intelligent philanthrope. Grâce à lui, il n'est plus permis désormais de mourir de soif dans la capitale, ni d'y devenir enragé.

BACHAUMONT.

VARIATIONS DE LA COIFFURE

Il est loin, le temps où les femmes coupaient leurs tresses blondes ou brunes et les donnaient à leurs fiancés, vaillants guerriers, pour en fabriquer des « échelles d'assaut ». Sans remonter jusqu'à cette vénérable époque, que de changements dans l'arrangement de la chevelure, depuis le règne de Louis XIV!

Sous ce monarque, on imagina de porter des fleurs naturelles dans les cheveux et de cacher dans la chevelure de petites fioles contenant un peu d'eau pour y tremper la queue des fleurs et les conserver fraîches. Cela ne réussissait pas toujours, mais, lorsqu'on en venait à bout, c'était charmant. Le printemps sur la tête, au milieu de la neige poudrée, produisait un effet sans pareil.

À la fin du règne du roi-soleil, les femmes portaient, comme coiffures, des pyramides si élevées, que la tête semblait placée au milieu du corps. La mode changea en 1714, et l'histoire de cette nouvelle variation est assez piquante.

Deux Anglaises, s'étant présentées pendant le souper du roi, firent une véritable révolution au milieu des invités, et y excitèrent un *tolle* général à cause de la simplicité étrange de leur coiffure. Louis XIV les aperçut et, après les avoir considérées quelque temps, dit aux dames de la cour que les femmes ne devraient jamais se coiffer autrement. Il fallait plaire au roi et en prendre son parti. Les coiffures étaient à trois étages, soutenues par des fils d'archal : on commença à supprimer les deux étages supérieurs, puis à raser à moitié le dernier. Louis XIV fit aux dames compliment de cette transformation de leur coiffure, leur affirmant que jamais elles n'avaient été mieux coiffées ; mais le roi mourut l'année suivante et la mode nouvelle fut bientôt abandonnée.

Depuis Louis XIV, voici par quelles étapes a passé la chevelure de nos grand-mères. Les cheveux se portèrent d'abord poudrés et pommadés, relevés devant la tête de manière à laisser distinguer ce que l'on appelait les *sept pointes*, qui, lorsqu'elles se trouvaient régulières, étaient considérées comme un chef-d'œuvre de beauté. Bientôt après, les cheveux se portèrent rabattus sur le front ; on les fit créper, tantôt en grosses, tantôt en petites boucles, avec un énorme chignon derrière.

Sous Louis XVI, on laissa tomber ce chignon, et les cheveux flottèrent sur les épaules, retenus par un anneau d'or ou d'acier. À la Révolution de 1789, les femmes abandonnèrent la poudre ; quelques années après, Mme Récamier mit à la mode les *perruques blondes*. Puis on reprit ses cheveux, on les fit couper à la Titus. Les cheveux repoussés, on adopta la *coiffure grecque*, et les têtes de statues servirent de modèles à tous les perruquiers d'alors.

À la fin de l'empire, on porta des *nœuds d'Apollon*, des *choux*, et l'on vit bientôt apparaître chez les élégantes ces longues bou-

cles pendantes qui prirent le nom de *repentirs*. Les bandeaux vinrent ensuite. Après les *bandeaux*, la mode capricieuse ramena tour à tour toutes les coiffures imaginables, depuis la *chinoise* et les *anglaises*, jusqu'aux *bourses mérovingiennes* et aux chignons. Aujourd'hui... on demande des cheveux !

L. S.

SEDAINE

Sedaine, — l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, qu'on vient de reprendre à la Comédie-Française, — est une figure très-originale au milieu de la société du dix-huitième siècle. Ce tailleur de pierre tranche sur les beaux esprits d'alors.

Sa réception à l'Académie française rencontra de vives oppositions. Ses détracteurs se moquaient, — et n'avaient pas tout à fait tort, — de l'insuffisance de sa poésie ; ils allaient colportant partout ces vers du *Déserteur* :

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure.
Ab ! ne faut-il pas que l'on meure !
Chaque minute, chaque pas
Ne conduit-il pas
Au trépas ?

Cela n'empêchait pas Sedaine d'être très-entendu dans l'art de construire une pièce. S'il écrivait mal, il inventait bien.

Un jour que Bouilly lui demandait naïvement son *secret*, le bonhomme Sedaine alla à son secrétaire et en tira plusieurs rouleaux de papier où chaque canevas de ses principales pièces était tracé en forme de carte géographique. Il les déroula sous les yeux de Bouilly, stupéfait.

— Vous ne comprenez pas ? lui dit-il en souriant ; c'est cependant bien simple ; je mesure d'abord les deux points importants de mon entreprise : celui d'où je pars et celui où je veux arriver. J'aime à voir d'un coup-d'œil sur ma carte *géographico-dramatique* l'espace que je dois parcourir, les endroits où je puis m'arrêter sans danger, les lieux escarpés qu'il me faudra gravir, le terrain solide où mon pied s'appuiera, le sommet de la montagne où je me reposerai, et le sentier le plus sûr pour en descendre sans trébucher...

Nous engageons les auteurs d'aujourd'hui à essayer de ce système ; il a peut-être du bon.

En tout cas, il réussit parfaitement à Sedaine, qui eut de nombreux succès, dont les fumées pourtant ne lui montèrent jamais à la tête.

Le matin de la représentation de son *Guillaume Tell*, son collaborateur Grétry lui tint ce langage :

— Tout nous présage un triomphe, mon ami.
— Croyez-vous ? prononça Sedaine, en hochant la tête.
— J'en suis sûr... Je sais même qu'un grand nombre de spectateurs du parterre ont formé le projet de vous appeler et de vous forcer à paraître sur la scène, vous qui n'avez jamais paru à aucune de vos pièces.
— Tant pis, car je ne paraîtrai pas encore cette fois-ci.
— Vous paraîtrez, Sedaine, vous paraîtrez !
— Non ! non !
— Quand je vous le dis...
— Eh bien ! morbleu ! supposons que je paraisse.
— Eh bien ! Sedaine, vous ferez les saluts d'usage.
— Je les ferai ou je ne les ferai pas... je m'avancerai et je dirai au public : « Vous voulez me voir, me voilà ; mais que savez-vous si je n'ai pas chargé deux cents personnes de m'appeler ? »

Sedaine l'aurait fait comme il le disait. *Guillaume Tell*, si oublié aujourd'hui, alla aux nues. On appela Sedaine à grands cris, mais Sedaine ne parut pas ; — et ce ne fut qu'à minuit,

sur les ordres réitérés du commissaire de police, que le public se décida à évacuer la salle.

Charles MONSELET.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — Il ne s'agit que d'un acte... Mais, alors que presque tous les théâtres vivent sur les reprises, il faut savoir gré à celui qui, par exception, a bien voulu se mettre en frais de nouveauté, encore qu'il ne nous l'ait servie qu'à petite dose !

L'acte de M. Marc Monnier, — intitulé : *Madame Lili*, — est une agréable bluette en vers libres, dont le sujet n'est pas moins libre que les vers. Il faut pourtant reconnaître que l'esprit n'y manque pas et qu'on y rencontre plus d'idées délicates qu'on n'est habitué à en découvrir dans les saynètes de ce genre. Une aimable gaieté soutient toute la pièce, et l'on y peut citer deux idées ingénieuses et assez neuves.

Quant à la forme des vers libres, on sait depuis longtemps, par une expérience constante, que loin de donner plus de variété et de souplesse que celle des alexandrins à rimes plates, elle devient promptement monotone ; mais ici l'oreille n'a pas le temps de se fatiguer. Les vers de M. Marc Monnier peuvent passer pour des modèles du genre. Jamais, — écueil redoutable, — ils ne dégénèrent, comme cela se voit trop souvent, en simple prose, tant ils sont bien rythmés, purs de chevilles et d'incidences, et riches de rimes. On en jugera par cette tirade qui peut indiquer le décor de la pièce, un paysage de Suisse :

Venez ! vous verrez la nature
Qui réjouit les clubs alpins ;
De grandes forêts de sapins,
Qui sont horribles en peinture ;
Des rocs ventrus, bossus, tordus,
La cascade aux bords éperdus,
Les glaciers, les neiges sans taches,
Les chalets, les bœufs, les bergers
Qui sont là pour les étrangers
Et leur chantent le ranz des vaches ;
Quatre petits lacs et deux grands,
Une douzaine de torrents,
Des fleurs jaunes, rouges ou roses....

N'est-ce pas que cela donne envie d'aller en Suisse... en passant par le Vaudeville ?

BOUFFES-PARIISIENS. — *La Jolie parfumeuse* a dignement inauguré la campagne qui commence, et, bien que Bonnet et Mme Grivot aient disparu, la charmante opérette d'Offenbach n'a rien perdu de sa fraîcheur, de sa vivacité d'allure. C'est un succès complet pour la séduisante Mme Théo, pour le joyeux Daubray, et même pour M. Colombey, dont nous constatons avec grand plaisir l'heureux début.

RENAISSANCE. — Pendant que *les Cent vierges* de M. Ch. Lecocq font élection de domicile aux Folies-Dramatiques, l'adorable Mile Granier retient à la Renaissance dans *Giroflé-Girofla*, comme si plus de cent représentations n'avaient pas déjà consacré son succès. Inutile de demander quand cela finira.

Hop-Frog.

MODÈLES DE COSTUMES D'ENFANTS

1. FILLETTE DE 11 A 13 ANS. — Costume en toile bleu marine. — Jupon demi-long, monté à plis plats. — Tunique longue, unie et simplement drapée derrière. — Gilet montant, garni de boutons de nacre. Casaque de forme fuyante, à basque genre peplum ouverte sur le gilet, avec col rabattu, mais rapporté sur tous les bords. Poches sur les côtés et parements au bas des manches, le tout en toile ; boutons de nacre.

2. FILLETTE DE 9 A 12 ANS. — Costume en lainage beige. — Jupon



1. Fillette de 11 à 13 ans.

court et uni. Tablier garni d'une échelle de galons marrons fixés par des olives et des boutons en cordonnet marron; il est drapé derrière sous un



2. Fillette de 9 à 12 ans.

nœud de large ruban marron. — Corsage plat, orné d'un plastron de galons formant suite à ceux du tablier. Manches rondes, garnies de galons sur la couture du coude.

3. PETIT GARÇON DE 5 A 6 ANS. — Costume en laine beige. — Jupon à plis plats. — Paletot demi-ajusté, entouré d'un biais liséré de faille assor-



3. Petit garçon de 5 à 6 ans.

tie, fendu derrière et garni de boutons en os de même teinte. Poches derrière et revers aux manches, ornés de biais pareils aux précédents.

4. PETITE FILLE DE 9 A 11 ANS. — Costume de toile grise. — Jupon



4. Petite fille de 9 à 11 ans.

garni de biais unis et de broderie anglaise blanche. — Casaque demi-ajustée, à basques fendues derrière et sur les côtés, avec poches. Col marin et parements au bas des manches. Broderie anglaise blanche sur tous les bords et boutons de nacre devant.



Jules David

1259

Leroy, imp. r. des Mathurins, 66

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} Daltrophe-Vormus, r. Vivienne, 14. Eau Figaro de Viquier, B^{ne} Bonne Nouvelle, 1.
 Ceinture Regente de M^{me} De Vertus, Saens, r. Huber, 12. Parfums de Pinard & Meyer, B^{ne} des Italiens, 30.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W. C.



TOILETTE D'IN

PLANCHE G. N° 563. — DESCRIPTION, PAGE 446.



TOILETTE D'INTÉRIEUR. — TOILETTE DE PROMENADE.

LE BERGER

(NOUVELLE.)

N'ayez pas peur. — Nous n'avons aucune envie de faire un pastiche d'Honoré d'Urfé, et nous ne vous mènerons pas sur les rives du Lignon, nous n'évoquerons pas les ombres pastorales d'Estelle et de Némorin. Le chevalier de Florian, quoique plus nouveau, est aussi passé de mode que l'auteur de l'*Astrée*.

Aujourd'hui, dans le temps prosaïque où nous vivons, même sans être sorti de Paris, on peut, d'après les tableaux de Brassac et de Delaberge, se faire une idée assez juste des moutons et des bergers. Les moutons ne sont pas poudrés à blanc et ne portent généralement pas de faveurs roses au cou : ce sont des animaux fort stupides, recouverts d'une laine sale, imprégnée d'un suint d'une odeur désagréable ; leur principale poésie consiste en côtelettes et en gigots. Les bergers sont des drôles peu frisés, hâves, déguenillés, marchant d'un air nonchalant, un morceau de pain bis à la main, un maigre chien à museau de loup sur les talons. Les bergères sont d'affreux laiderons qui n'ont pas la moindre jupe gorge-de-pigeon, pas le moindre corset à échelle de rubans, et dont le teint n'est pas pétri de roses et de lis. — Il a fallu plus de six mille ans au genre humain pour s'apercevoir de cela et ne plus ajouter foi entière aux éventails et aux paravents.

Donc, puisque voilà nos lecteurs rassurés contre toute tentative d'idylle de notre part, commençons notre récit ; il est fort simple, il sera court. Nous espérons qu'on nous saura gré de cette qualité.

I

Vers le milieu de l'été de 18..., un petit pâtre de quinze ou seize ans, mais si chétif qu'il ne paraissait pas en avoir douze, poussait devant lui, de cet air méditatif et mélancolique particulier aux gens qui passent une partie de leur existence dans la solitude, une ou deux douzaines de moutons qui se seraient, à coup sûr, dispersés, sans l'active vigilance d'un grand chien noir à oreilles droites, qui ralliait au groupe principal les retardataires ou les capricieux par quelque léger coup de dent appliqué à propos.

Les romans n'avaient pas tourné la tête à Petit-Pierre : c'est ainsi qu'il se nommait, et non Lycidas ou Tircis ; il ne savait pas lire. Cependant il était rêveur ; il restait de longues journées appuyé le dos contre un arbre, les yeux errant à l'horizon dans une espèce de contemplation extatique. A quoi pensait-il ? il l'ignorait lui-même. Chose bien rare chez un paysan, il regardait le lever et le coucher du soleil, les jeux de la lumière dans le feuillage, les différentes nuances des lointains, sans se rendre compte du pourquoi. Même il jugeait comme une faiblesse d'esprit, presque comme une infirmité, cet empire exercé sur lui par les eaux, les bois, le ciel, et il se disait :

— Cela n'a pourtant rien de bien curieux ; les arbres ne sont pas rares, ni la terre non plus. Qu'ai-je donc à m'arrêter une heure entière devant un chêne, devant une colline, oubliant le boire et le manger, oubliant tout ? Sans Fidèle, j'aurais déjà perdu plus d'une bête, et le maître m'aurait chassé. Pourquoi ne suis-je donc pas comme les autres, grand, fort, riant toujours, chantant à tue-tête au lieu de passer ma vie à regarder pousser l'herbe que broutent mes moutons ?

Petit-Pierre se plaignait tout bonnement de n'être pas stupide, et avait-il tort ?

Sans doute vous avez déjà pensé que Petit-Pierre était amoureux : il le sera peut-être, mais il ne l'est pas. Les amours des champs ne sont pas si précoces.

Arrivé sur le revers d'une pente couverte d'un gazon fin et luisant, et semée de quelques bouquets d'arbres s'agrafant au terrain par des racines noueuses d'un caractère singulier et pittoresque, il s'arrêta, s'assit sur un quartier de roche, et, le menton appuyé sur un bâton recourbé comme ceux des pasteurs d'Arcadie, il s'abandonna à la pente habituelle de ses rêves.

Le chien, jugeant avec sagacité que les moutons ne s'éloigneraient pas d'un endroit où l'herbe était si drue et si tendre, se coucha aux pieds de son maître, la tête allongée sur ses pattes et les yeux plongés dans son regard, avec cette attention passionnée qui fait du chien un être presque humain. Les moutons s'étaient groupés çà et là dans un désordre heureux. Un rayon de lumière glissait sur les feuilles et faisait briller dans l'herbe quelques gouttes de rosée, diamants tombés de l'écrin de l'Aurore, et que le soleil n'avait pas encore ramassés. C'était un tableau tout fait, signé Dieu, un assez bon peintre dont le jury du Louvre refuserait peut-être les toiles.

C'est la réflexion que fit une jeune femme qui entra en ce moment par l'autre extrémité du vallon :

— Quel joli site à dessiner ! dit-elle en prenant un album des mains de la femme de chambre qui l'accompagnait.

Elle s'assit sur une pierre moussue, au risque de verdir sa fraîche robe blanche, dont elle paraissait s'inquiéter fort peu ; ouvrit le livre aux feuillets de vélin, le posa sur ses genoux et commença à tracer l'esquisse d'une main hardie et légère. Ses traits fins et purs étaient dorés par l'ombre transparente de son grand chapeau de paille, comme dans cette délicate ébauche de jeune femme par Rubens que l'on voit au Musée ; ses cheveux, d'un blond riche, formaient un gros chignon de nattes sur son cou plus blanc que le lait et moucheté, comme par coquetterie, de trois ou quatre petites taches de rousseur. Elle était d'une beauté charmante et rare.

Petit-Pierre, absorbé par une découpe de feuilles de châtaignier, ne s'était pas d'abord aperçu de l'arrivée d'un nouvel acteur sur la tranquille scène de la vallée. Fidèle avait bien levé le nez ; mais, ne voyant là aucun sujet d'inquiétude, il avait repris son attitude de sphinx mélancolique. L'aspect de cette forme svelte et blanche troubla singulièrement le jeune berger ; il sentit une espèce de serrement de cœur inexprimable, et, comme pour se soustraire à cette émotion, il siffla son chien et se mit en devoir de se retirer.

Mais ce n'était pas là le compte de la jeune femme, qui était précisément en train de croquer le petit pâtre et son troupeau, accessoire indispensable du paysage : elle jeta de côté l'album et crayon, et, avec deux ou trois bonds de biche poursuivie, elle eut bientôt rattrapé Petit-Pierre, qu'elle ramena d'autorité au quartier de roche sur lequel il était assis auparavant.

— Toi, lui dit-elle gaiement, tu vas rester là jusqu'à ce que je te prie de t'en aller ; le bras un peu plus avancé, la tête plus à gauche.

Et, tout en parlant, de sa main frêle et blanche, elle poussait la joue hâlée de Petit-Pierre pour la remettre dans la pose.

— Mais c'est qu'il a de beaux yeux, Lucy, pour des yeux de paysan, dit-elle en riant à sa femme de chambre.

Son modèle remis en attitude, la folle jeune femme recourut à sa place et reprit son dessin, qu'elle eut bientôt achevé.

— Tu peux te lever et partir, si tu veux, maintenant ; mais il est bien juste que je te dédommage de l'ennui que je t'ai causé en te faisant rester là comme un saint de bois. Viens ici.

Le pâtre arriva lentement, tout honteux, le dos humide et les tempes mouillées ; la jeune femme lui glissa vivement une pièce d'or dans la main.

— Ce sera pour t'acheter une veste neuve quand tu iras à la danse le dimanche.

Le pâtre, qui avait jeté un regard furtif sur l'album entr'ouvert, restait comme frappé de stupeur sans songer à refermer sa

main, où rayonnait la belle pièce de vingt francs toute neuve : des écailles venaient de lui tomber des yeux, une révélation subite s'était opérée en lui. Il disait d'une voix entrecoupée, en suivant les différentes portions du dessin :

— Les arbres, la pierre, le chien, moi, tout y est, les moutons aussi, dans la feuille de papier !

La jeune femme s'amusait de cette admiration et de cet étonnement naïfs : elle lui fit voir différents sites crayonnés, des lacs, des châteaux, des rochers ; puis, comme la nuit venait, elle reprit avec sa femme de compagnie le chemin de la maison de campagne.

Petit-Pierre la suivit des yeux bien longtemps encore après que le dernier pli de sa robe eut disparu derrière le coteau, et Fidèle avait beau lui pousser la main de son nez humide et grenu comme une truffe mouillée, il ne pouvait parvenir à le tirer de sa méditation. L'humble berger commençait à comprendre confusément à quoi servait de contempler les arbres, les plis du terrain et les formes des nuages. Ces inquiétudes, ces élans qu'il ressentait vis-à-vis d'une belle campagne avaient donc un but ; il n'était donc ni imbécile ni fou !

Il avait bien vu, collées au lourd manteau des cheminées, dans les fermes, des images comme le portrait d'Isaac Laquedem, de Geneviève de Brabant, de la Mère de Douleur, avec ses sept glaives enfoncés dans la poitrine ; mais ces grossières gravures sur bois placardées de jaune, de rouge et de bleu, dignes des sauvages de la Nouvelle-Zélande et des Papous de la mer du Sud, ne pouvaient éveiller aucune idée d'art dans sa tête. Les dessins de l'album de la jeune femme, avec leur netteté de crayon et leur exactitude de forme, furent une chose tout-à-fait nouvelle pour Petit-Pierre.

Le tableau de l'église paroissiale était si noir et si enfumé, qu'on n'y distinguait plus rien, et d'ailleurs, il avait à peine osé y jeter les yeux, du porche où il se tenait agenouillé.

Le soir vint, Petit-Pierre enferma ses moutons dans le parc et s'assit sur le seuil de la cabane à roulettes, qui lui servait de maison l'été. Le ciel était d'un bleu foncé. Les sept étoiles du Chariot luisaient comme des clous d'or au plafond du ciel ; Cassiopée, Bootès scintillaient vivement. Le jeune berger, les doigts noyés dans les poils de son chien, accroupi auprès de lui, se sentait ému par ce magnifique spectacle qu'il était seul à regarder, par cette fête splendide que le ciel, dans son insouciance magnificence, donne à la terre endormie.

Il songeait aussi à la jeune femme, et en pensant à cette main frêle et satinée qui avait effleuré sa joue hâlée et rude, il sentait un frisson courir dans ses cheveux. Il eut bien de la peine à s'endormir, et il se roulait dans la paille, comme un tronçon de reptile, sans pouvoir fermer les paupières ; enfin, le sommeil vint, quoiqu'il se fût fait prier un peu longtemps.

Petit-Pierre fit un rêve.

II

Il lui semblait qu'il était assis sur un quartier de roche avec une belle campagne devant lui. Le soleil se levait à peine, l'aubépine frissonnait sous sa neige de fleurs, les herbes des prairies étaient couvertes d'une sueur perlée, la colline paraissait avoir revêtu une robe d'azur glacée d'argent.

Au bout de quelques instants, Petit-Pierre vit venir à lui la belle dame de la vallée. Elle s'approcha de lui en souriant, et lui dit :

— Il ne s'agit pas de regarder, il faut faire.

Ayant prononcé ces paroles, elle plaça sur les genoux du pâtre étonné un carton, une belle feuille de vélin, un crayon taillé et se tint debout près de lui. Il commença à tracer quelques linéaments ; mais sa main tremblait comme la feuille, et ses lignes se confondaient les unes dans les autres.

Le désir de bien faire, l'émotion et la honte de réussir si mal lui faisaient couler des gouttes d'eau sur les tempes. Il aurait donné dix ans de sa vie pour ne pas se montrer si gauche devant une si belle personne ; ses nerfs se contractaient, et les contours qu'il essayait de tracer dégénéraient en zigzags irréguliers et ridicules. Son angoisse était telle, qu'il manqua de se réveiller ; mais la dame, voyant sa peine, lui mit à la main un porte-crayon d'or dont la pointe étincelait comme une flamme.

Aussitôt Petit-Pierre n'éprouva plus aucune difficulté. Les formes s'arrangeaient d'elles-mêmes et se groupaient toutes seules sur le papier ; le tronc des arbres s'élançait d'un jet hardi et franc, les feuilles se détachaient, les plantes se dessinaient avec leur feuillage, leur port et tous leurs détails. La dame, penchée sur l'épaule de Petit-Pierre, suivait les progrès de l'ouvrage d'un air satisfait, en disant de temps à autre :

— Bien, très-bien, c'est comme cela ; continue !

Une boucle de ses cheveux, dont la spirale alanguie flottait au vent, effleura même la figure du jeune pâtre, et de ce choc jaillirent des milliers d'étincelles, comme d'une machine électrique ; un des atomes de feu lui tombait sur le cœur, et son cœur brûlait dans sa poitrine, lumineux comme une escarboucle. La dame s'en aperçut et lui dit :

— Vous avez l'étincelle ; adieu.

III

Ce songe produisit un effet étrange sur Petit-Pierre. En effet, son cœur était en flamme, et aussi sa tête : à dater de ce jour, il était sorti du cahos de la multitude ; entre sa naissance et sa mort, il devait y avoir quelque chose.

Il prit un charbon à un feu éteint de la veille, et voulut commencer tout de suite ses études pittoresques ; les planches extérieures de sa cabane lui servaient de papier et de toile.

Par où commença-t-il ? Par le portrait de son meilleur, ou pour mieux dire, de son seul ami, de Fidèle ; car il était orphelin et n'avait que son chien pour famille. Les premiers traits qu'il esquissa ressemblaient autant, il faut l'avouer, à un hippopotame qu'à un chien ; mais, à force d'effacer et de refaire, car Fidèle était le plus patient modèle du monde, il parvint à passer de l'hippopotame au crocodile, puis au cochon de lait, et enfin à une figure dans laquelle il aurait fallu de la mauvaise volonté pour ne pas reconnaître un individu appartenant à l'espèce canine.

Dire la satisfaction que ressentit Petit-Pierre, son dessin achevé, serait une chose difficile. Michel-Ange, lorsqu'il donna le dernier coup de pinceau à la chapelle Sixtine, et se recula les bras croisés sur sa poitrine pour contempler son œuvre immortelle, n'éprouva pas une joie plus intime et plus profonde.

— Si la belle dame pouvait voir le portrait de Fidèle ! se disait en lui-même le petit artiste.

Il faut lui rendre cette justice que cet enivrement dura peu. Il comprit vite combien ce croquis était informe, et différent du véritable Fidèle ; il l'effaça, et, cette fois, essaya de faire un mouton ; il y réussit un peu moins mal, il avait déjà de l'expérience ; cependant le charbon s'écrasait sous ses doigts, la planche mal rabotée trahissait ses efforts.

— Si j'avais du papier et un crayon, je réussis mieux ; mais comment pourrai-je m'en procurer ?

Petit-Pierre oubliait qu'il fût un capitaliste.

Il s'en souvint pourtant ; et, un jour, confiant son troupeau à un camarade, il s'en alla résolument à la ville et entra chez un marchand, lui demandant ce qu'il fallait pour dessiner. Le marchand étonné lui donna du papier et des crayons de plusieurs sortes. Petit-Pierre, tout heureux d'avoir accompli cette tâche héroïque et difficile d'acheter tant d'objets étranges, s'en retourna à ses moutons, et, sans les négliger, consacra au dessin tout le temps que les bergers ordinaires mettent à jouer du pipeau, à sculpter

des bâtons et à faire des pièges pour les oiseaux et les fouines.

Sans trop se rendre compte du motif qui guidait ses pas, il conduisait souvent son troupeau à l'endroit où il avait posé pour la jeune femme, mais il fut plusieurs jours sans la revoir.

Est-ce que Petit-Pierre était amoureux d'elle? Non, dans le sens qu'on attache à ce mot. Un tel amour était par trop impossible, et il faut même au cœur le plus humble et le plus timide une lueur d'espérance. Tout simple et tout rustique qu'il était, Petit-Pierre sentait qu'il y avait des abîmes entre lui, pauvre pâtre en haillons, ignorant, inculte, et une femme jeune, belle et riche. A moins d'être fou, est-ce bien sérieusement qu'on aime une reine? Est-on bien malheureux, à moins d'être poète, de ne pas pouvoir embrasser les étoiles! Petit-Pierre ne pensait pas à tout cela. La dame, c'est ainsi qu'il se la désignait à lui-même, lui apparaissait blanche et radieuse, un crayon d'or à la main; et il l'adorait avec cette simple dévotion tendre et fervente des catholiques du moyen-âge pour la sainte Vierge; bien qu'il ne s'en rendit pas compte, c'était pour lui la Béatrix, la muse!

IV

Un jour, il entendit sonner sur les cailloux le galop d'un cheval; Fidèle jeta un long aboiement, et, au bout de quelques minutes, il vit la dame emportée par le coursier fougueux qu'elle cinglait de coups de cravache pour le remettre dans son chemin; mais l'animal indocile, poussé sans doute par quelque frayeur, n'écoutait ni le mors, ni l'éperon, ni la bride, et, par un soubresaut violent, avant que Petit-Pierre, qui s'élançait de rocher en rocher du haut de la colline, eût eu le temps d'arriver, il se débarrassa de son écuyère, dont la tête porta violemment sur le sol. La force du coup la fit évanouir, et Petit-Pierre, plus pâle qu'elle encore, alla ramasser dans le creux d'une ornière où la pluie s'était amassée, à la grande frayeur d'une petite grenouille verte qui avait établi là sa salle de bains, quelques gouttes d'eau claire qu'il jeta sur le visage décoloré de la dame. A sa grande terreur, il aperçut des filets rouges se mêler aux réseaux bleus de ses tempes; elle était blessée.

Petit-Pierre tira de sa poche un pauvre mouchoir à carreaux, et se mit à étancher le sang qui se faisait jour à travers les boucles de cheveux, aussi pieusement et avec autant de respect que les saintes femmes qui essuyaient les pieds du Christ. Une fois, elle reprit connaissance, ouvrit les yeux, et jeta sur Petit-Pierre un vague regard de reconnaissance qui lui pénétra jusqu'à l'âme.

Un bruit de pas se fit entendre, le reste de la cavalcade était à la recherche de la dame: on la releva, on la mit dans la calèche, et tout disparut.

Le berger serra dans son sein le tissu imprégné de ce sang si pur, et le soir, courut à la villa demander des nouvelles de la dame. La blessure n'était pas dangereuse. Cette bonne nouvelle calma un peu Petit-Pierre, à qui tout semblait perdu depuis qu'il avait vu emporter la jeune femme inanimée et blanche comme une morte.

Théophile GAUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

Comptez sur la reconnaissance de ceux à qui vous avez rendu de petits services; mais craignez l'ingratitude de ceux qui vous ont de grandes obligations.

BEAUCHÈNE.

Indulgence! conclusion de toutes choses.

Abel DUFRESNES.

LE CAPITAINE PERLE

(NOUVELLE. — FIN.)

Le capitaine se livrait à ces pensées souvent répétées, notamment un certain soir de dimanche, qu'il se croyait tout seul à la maison. Les occupants du rez-de-chaussé, cordonniers en gros, étaient allés voir *Héloïse et Abelard* au théâtre de Lille.

Le silence de la rue égalait celui de sa chambre; le capitaine se sentit devenir mortellement triste; pour détourner l'averse qu'il sentait lui monter aux yeux, il voulut allumer une pipe. « Si je m'étais marié quand il était encore temps, pensait-il, mais alors, je n'osais pas... C'est maintenant que tu oseras, hé, vieille bête! »

— Toc, toc...

— Qu'est-ce que cela? pensa Perle qui n'avait pas entendu le moindre bruit de pas sur le carré ni dans l'escalier.

— Toc, toc...

— Qui va là? morbleu! gronda le capitaine.

— Toc, toc...

Et, cette fois, toc, toc, fut accompagné d'un murmure de plainte et d'un éclat de sanglots derrière la porte.

Capitaine, ne te fâche pas; capitaine, va ouvrir. C'est peut-être l'espérance qui vient s'asseoir à ton foyer par cette nuit solitaire. Il y a du bonheur pour tous les états, capitaine; lève-toi donc au lieu de répéter pour la troisième fois: Qui va là? Tu le sauras bien mieux en allant ouvrir, puisqu'on ne te répond pas.

Perle, à bout de patience, déposa sa pipe sur la cheminée, alla vers la porte et trouva en face de lui une fillette de dix ans, maigre, vêtue d'un tricot de laine rousse et pleurant de tout son cœur.

— Eh bien! que veux-tu, petite mendiante, à cette heure-ci? Qui es-tu?

— Je suis Léonie, Nini Darbois, la petite fille de tout en haut, répondit-elle en levant son doigt dans la direction du troisième étage et en coupant chaque mot d'un sanglot.

— Eh bien! qu'est-ce que tu veux que cela me fasse, ma mignonne?

— J'ai peur, moi... ma maman vient de se mettre sur le lit et ne veut plus me parler.

— Diable!... tu demeures donc avec ta maman là-haut?

— Oui, je n'ose pas remonter toute seule, elle ne parle plus... J'ai frappé à toutes les portes, jusqu'à celle-ci... personne ne m'a répondu.

Le capitaine Perle, muni de sa lampe, suivit l'enfant jusqu'au troisième étage, dans une chambre nue, où, sur un lit de fer, il vit étendue, immobile comme la mort, une femme assez belle, âgée de trente-cinq ans environ. Il lui frappa doucement dans les mains pour la réveiller, chercha inutilement du vinaigre autour de lui, et vit enfin sa malade ouvrir faiblement les yeux, mais toujours incapable de parler.

— Qu'est-ce que ta mère a mangé à son dîner? demanda-t-il à la petite fille.

— Rien, répondit l'enfant avec une netteté sinistre; elle est descendue, elle m'a donné un gâteau, un verre d'eau... Et puis elle s'est couchée et ne m'a plus parlé...

— Est-il possible? se disait le capitaine; une femme et son enfant allaient mourir de faim, tandis que je m'ennuyais d'en avoir trop pour me nourrir moi seul. Attends-moi, l'enfant...

Le capitaine reparut bientôt suivi d'une fille de cabaret, apportant du bouillon chaud, du pain, du beurre et des côtelettes de mouton; il ordonna à la fille de rester là quelques instants, et sortit de nouveau; son absence fut un peu plus longue cette fois, mais au retour il était accompagné d'un médecin et d'une sœur de charité.

Le médecin, après avoir constaté qu'il s'agissait d'un cas de faiblesse provoquée par une alimentation insuffisante, se retira en assurant que ce n'était plus qu'une affaire de soins et de précautions, et après avoir donné ses instructions à la religieuse qui devait passer la nuit auprès de cette victime arrachée à la mort.

Le lendemain, vers dix heures, le capitaine revit la petite fille; cette fois, elle venait l'informer que sa mère, tout à fait guérie, mais trop faible encore pour descendre, serait bien heureuse d'offrir ses remerciements à M. Perle.

— C'est bien, c'est bien, ma belle, réponds à ta mère qu'il n'y a pas de quoi.

Et comme l'enfant paraissait toute gênée d'avoir à remplir pareille commission, il reprit :

— Voyons, n'aie pas peur, réponds que je viens...

Il trouva l'objet de sa charité assis sur une chaise de paille, au coin du feu, et causant, en termes déjà confiants et affectueux, avec la sœur de charité. La personne qui avait failli mourir d'inanition la veille, au soir, paraissait, à ses manières et à son langage, avoir été élevée dans la bonne société. Le capitaine fut pris, à sa vue, d'un profond accès de timidité, et après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé, ne sut plus que dire.

Ce fut bien une autre affaire lorsqu'il s'entendit traiter de sauveur, d'envoyé du ciel, lui qui se reprochait son égoïsme et son or inutile.

— C'est surtout au nom de cette petite que je vous remercie, monsieur, dit la mère; quelques jours de plus ou de moins à passer sur cette terre n'importe guère à un cœur brisé; mais la seule idée de laisser ma fille, si jeune, seule et abandonnée dans le monde, eût été une torture pire que l'agonie.

— Ne craignez pas cela, madame, dit la religieuse... D'abord, vous vivrez... et puis, Dieu n'abandonne jamais ses enfants, et au plus fort de l'épreuve il nous envoie la consolation, dit-elle en désignant M. Perle.

Le capitaine n'y put tenir et rentra chez lui. Il n'y devait pas trouver le silence et la solitude par lui cherchés, car il fut en butte, dès le premier moment, à un panégyrique de son inépuisable charité, par l'organe traînant de Mme Jansoune, la locataire principale et l'épouse du marchand de chaussures en gros.

— Ce que j'en dis, capitaine, affirma cette dame, c'est, avant tout, pour vous faire mon compliment d'être resté garçon. Les militaires ne devraient jamais se marier, du moins tant qu'ils sont sous les drapeaux. C'est-il bien gai, pour un officier tué à l'Alma, de voir de l'autre monde, où l'on n'a plus besoin de rien, sa femme et sa fille manquer dans celui-ci de pain, de café au lait, de robes... je ne dis pas de souliers, car grâce à Dieu, M. Jansoune et moi, nous nous sommes déjà expliqués sur ce sujet devant ces dames, et ce ne sera jamais notre faute si elle vont pieds nus...

— Que dites-vous là, madame, cette pauvre créature est veuve d'un officier? C'est à peine croyable. Elle avait des titres à faire valoir... on aurait infaiblement fait droit à ses réclamations de manière à empêcher ce qui est arrivé hier.

— Pour ce qui est de ça, je pense que le chagrin y a eu autant de part que la misère... Elle aimait beaucoup son mari.

— Pauvre femme! murmura M. Perle.

Le soir de ce même jour, la religieuse, jugeant que sa présence n'était plus absolument nécessaire, retourna à son couvent après avoir été priée par le capitaine d'annoncer à la dame du troisième qu'il se chargerait volontiers des frais d'éducation de sa fille, qu'il avait prise en amitié. Puis il remit discrètement quelques pièces d'or à Mme Jansoune, à l'effet d'acheter diverses provisions nécessaires à l'humble ménage d'en haut.

M. Perle fut profondément remercié de ces actes multipliés de grande bienveillance par une lettre conçue en peu de lignes, mais d'une charmante écriture et d'un style excellent de natu-

rel, où on lui disait, entre autres expressions de reconnaissance, que, grâce à lui, le courage et la santé étant revenus, on pourrait bientôt tirer parti du petit talent qu'on avait en couture et en musique, et, en attendant qu'on pût s'acquitter envers un si généreux bienfaiteur, on le bénissait du fond de l'âme.

— La sottise! qui parle de me rembourser mes 80 francs? pourquoi pas à cinq pour cent? grommela M. Perle.

Puis les choses reprurent leur cours ordinaire, sauf que peu à peu la chambre du troisième s'égayait de fleurs, que la malade guérie arriva à gagner, chaque semaine, de quoi subvenir aux dépenses de son modeste intérieur.

Dans l'intervalle, le capitaine ne revit qu'une fois la petite fille; c'est un jour qu'elle vint mystérieusement lui apporter une paire de bas de laine qu'elle avait tricotée pour lui en cachette, au lieu de jouer à l'école... Elle le pria de n'en rien dire à sa mère, qui ne serait pas contente de cette visite.

Le capitaine, intrigué à l'extrême, eût donné beaucoup, et cela sans en expliquer la raison, pour se trouver une heure en compagnie de cette dame. Depuis deux mois, il ne l'avait entrevue qu'une fois, de sa fenêtre, marchant dans la rue.

Sa figure, moins maigre et moins pâle, lui avait paru être de celles qu'on appelle agréables; il savait que sa voix était charmante et qu'elle écrivait avec une séduisante simplicité.

— Ce n'est pas tout, pensa le capitaine, mais un vieux loup comme moi n'a pas le droit de faire tant le difficile... Et dire qu'il ne me serait seulement pas permis d'aller lui dire chez elle: Bonjour, voisine, ça va-t-il bien, êtes-vous contente? sous peine de lui causer du dommage et de faire jaser...

Le capitaine avait totalement perdu de vue l'apoplexie et ses œuvres; d'ailleurs, il ne parcourait plus son journal que d'un regard vague. S'il pensait encore de temps en temps à la mort, c'était en se disant qu'il est doux de laisser, quand on s'en va, à des êtres aimés, le petit bien qui vient de notre travail ou de notre père; ou en se disant encore: « C'est drôle, si je mourais sans que nous nous soyons revus; vrai, je voudrais bien la revoir... Mais comment faire? Tiens, le jour de l'an!... Bonne idée! nous sommes au milieu de septembre! »

Les semaines se succédaient, octobre allait finir. Une après-midi, Mme Jansoune vint, avec la contenance diplomatique où elle excellait, trouver le capitaine pour lui dire qu'elle était chargée pour lui d'un message de confiance, et lui remettre 40 francs à-compte sur les avances faites par M. Perle.

M. Perle entra en fureur. Ah! que l'apoplexie était loin de sa pensée, en ce petit moment de franche colère! Il allait jeter les deux louis par la croisée sans madame Jansoune, qui lui dit:

— Capitaine, vous savez qu'il y a des jours où ça sauve des malheureux de la mort, ce que vous allez jeter là.

— C'est bien, conduisez-moi chez elle... à nous deux, nous allons lui faire entendre raison.

En les voyant entrer, la jeune dame devint très-pâle.

— N'ayez pas peur, lui dit Perle; je suis votre ami. J'accepte cet argent, mais pour l'aller joindre tout à l'heure, chez mon notaire, à une somme que je place sur la tête de votre enfant. A ce compte, ne vous gênez plus, nous voilà associés, puisque nous travaillons à une œuvre commune.

Le capitaine, ici, eut l'air d'hésiter, et fit une pause. — Allons, capitaine, du cœur, morbleu! et parle haut. — Non, le capitaine juge qu'il y a déjà trop longtemps qu'il parle haut, et c'est tout bas qu'il glisse ces mots dans l'oreille de Mme Jansoune:

— Madame, dites-lui donc, après que je serai parti, que ce notaire va sans doute me demander à quel titre je lègue une partie de mon bien à la petite fille, si elle est ma nièce, ma cousine, ma filleule?... madame Jansoune, tâchez de savoir s'il serait désagréable à cette dame... que pour la forme seulement, je répondisse: C'est à titre de... futur beau-père.

Et le capitaine s'enfuit tout effaré, but un grand verre de

rhum, et fut en proie pendant une demi-heure à une agitation diabolique.

Enfin Mme Jansoune arriva porteuse d'un consentement dont elle compliqua l'annonce positive d'un si grand nombre de locutions obscures, de tropes inutiles et de parenthèses contradictoires, que le capitaine, en l'embrassant de joie au dénoûment heureux de sa mission, lui dit :

— Avouez qu'un autre aurait été moins patient !

Louis DÉPRET.

À TRAVERS LES LIVRES

A l'heure même où il publiait son roman des *Muscadins*, dans lequel il a depuis taillé un drame, M. Jules Claretie faisait paraître, à la librairie Plon, un beau volume de cinq cents pages sur *Camille Desmoulins*.

C'est, comme il l'a dit lui-même d'un autre de ses ouvrages, un livre de bonne foi, et qui se distingue des travaux antérieurs sur la Révolution française en ce qu'il n'est pas un pamphlet empoisonné des passions du jour. L'auteur s'y montre historien dans la plus sereine acception du mot ; il s'y institue le juge impartial des faits ; il a dans sa main des documents qu'il tient de bonne source, et, ainsi armé, il s'en prend aux légendes intéressées qui, depuis quatre-vingts ans, enluminent de fausses couleurs cette période de notre histoire. C'est pour la vérité qu'il combat, laissant à d'autres le soin de plaider pour le paradoxe.

Tel est l'esprit général du livre, respectueusement dédié à la mémoire de Michelet.

Quant à sa forme, elle est celle d'un portrait historique. Au premier plan, Camille Desmoulins, bien en vue, très-dessiné, et, dans le fond, mais encore lumineux, tous les événements auxquels il a pris part. Près de lui cependant est une autre figure, celle de Lucile, « à qui il doit une partie de la sympathie que lui a gardée l'avenir ; car on dirait que la postérité aime à son tour ceux qui, vivants, ont su se faire aimer. »

Et M. Claretie se plaît à cette idylle, à ce poème amoureux, à ce duo de colombes chanté au milieu du vacarme révolutionnaire. C'est avec une prédilection marquée qu'il nous montre un coin du cœur de Camille, de ce journaliste si spirituel, si agressif, et, il faut le dire, si amer !

Nous ne pouvons, dans une courte notice, analyser une œuvre aussi pleine de faits, de détails lumineux et de touchants souvenirs ; mais ce que nous devons dire, c'est que le livre de M. Jules Claretie, bien pensé et chaudement écrit, est d'un puissant intérêt. Il a le mouvement du roman et la véracité de l'histoire. Enfin, par la beauté de l'édition, qu'enrichit un superbe portrait de Camille, il fait le plus grand honneur aussi à MM. Plon et Cie, qui ont ainsi leur part dans le succès de l'auteur.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

Les toilettes d'automne de Mlle Marie BATAILLON sont irréprochables par la pureté de leur coupe et la sobriété de leurs ornements. En femme intelligente et de goût, elle n'aborde jamais l'excentrique, et, quoique ses costumes aient toujours une certaine originalité, la femme la plus sévère n'y trouve rien à reprendre.

Parmi les jolis modèles que nous avons vus chez Mlle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5), nous signalerons particulièrement un costume en cheviot gris ardoise : — Jupon à courte traîne, entouré de trois galons bleu prune, posés par gradation de grandeur. Une coulisse resserre le milieu du jupon par derrière, ce qui permet de former un pouff très-modéré. Tunique de même étoffe, rayée de galons dont la largeur est proportionnée à celle du plus petit jupon. Le milieu du dos est seul indépendant et sa basque re-

tombe en éventail sur le pouff. Les côtés de la tunique se réunissent sous celui-ci, au moyen de barrettes en galon et de boutons corozo.

Personne mieux que Mlle Marie Bataillon ne comprend la mode et ne sait l'interpréter. Ce n'est pas la lettre qu'elle suit, mais l'esprit de la mode, ce qui est infiniment préférable.

En lui envoyant un vieux corsage dont les mesures sont exactes, et en y soignant l'indication des longueurs de jupe, Mlle Marie Bataillon réussit à merveille une robe. On peut, en lui fixant un prix minimum et maximum, lui commander une toilette dont on aura choisi préalablement l'étoffe et le genre.

— La maison DE PLUMENT est en mesure d'offrir, dès à présent, une série complète et très-variée de nouveaux modèles de jupons et de tournures, répondant aux exigences de la mode actuelle, et aussi à tous les goûts. Nous allons tâcher d'en donner un aperçu :

L'Élegant est presque un jupon linge, tant la tournure en est cachée. Celle-ci est étroite, les ressorts très-pressés, avec un intérieur lacé et un tablier boutonné au milieu. Le bas de cette tournure est entouré de boutons auxquels vient s'adapter une jupe blanche, dont le devant est formé de plis creux, tandis que le reste est garni de deux hauts volants terminés par un autre volant dentelé.

Le Zanzibar, presque de la taille d'une ancienne crinoline, est complètement formé de ressorts, avec intérieur lacé et tablier uni. Une double monture de ressorts recouvre le milieu de la tournure derrière ; ce qui constitue une double traîne et donne à ce modèle une grande force de résistance. Le Zanzibar vient à bout de soulever gracieusement les plus lourdes étoffes d'hiver et contribue grandement au déploiement élégant de la traîne.

La Reine Blanche est une tournure-jupon dont les ressorts très-serrés sont disposés de façon à ne jamais se déformer. Elle est garnie derrière de trois volants superposés, servant à dissimuler les ressorts, et présente un tablier uni devant.

Le Cardinal, pour robe à demi-traîne, est fort ingénieusement composé : les ressorts qui forment la tournure habituelle sont renforcés d'une barrette comprenant trois cercles, laquelle est posée à cheval et en bombant sur la tournure. Cette disposition particulière donne une souplesse incroyable à l'ensemble.

Nous ne pouvons qu'engager nos lectrices à visiter les magasins de M. de Plument (rue Vivienne, 33) ou, si elles ne le peuvent, à lui écrire directement.

SPÉCIALITÉS

Parmi les talismans de beauté, il en est un qui, depuis longtemps, n'en est plus à faire ses preuves : c'est le *Lait antéphélique*, de CANDÈS, qui détruit infailliblement les éphélides, ces cruels parasites de la fraîcheur et de la jeunesse.

L'action de ce lait virginal est énergique est salutaire ; il vivifie le tissu dermal, fait circuler le sang et débarrasse l'épiderme de tous ces germes fâcheux qui, à l'entrée des saisons, viennent envahir le visage, obstruer les pores et ternir la beauté.

Tout disparaît, grâce à cet auxiliaire puissant : non seulement les taches de rousseur, comme nous venons de le dire, mais les plaques rouges et les boutons de toute sorte. La peau redevient saine et le teint acquiert une blancheur nacrée vraiment merveilleuse.

L'emploi du *Lait antéphélique* a des avantages qui le rendent précieux à toutes les femmes, et nous les engageons à retenir l'adresse de M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26.)

M. D'A.

À VENDRE À L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châtelet de famille ; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton ; riche fruitier ; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour tous renseignements : à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à Lagny chez M^e Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.